Faire un monde

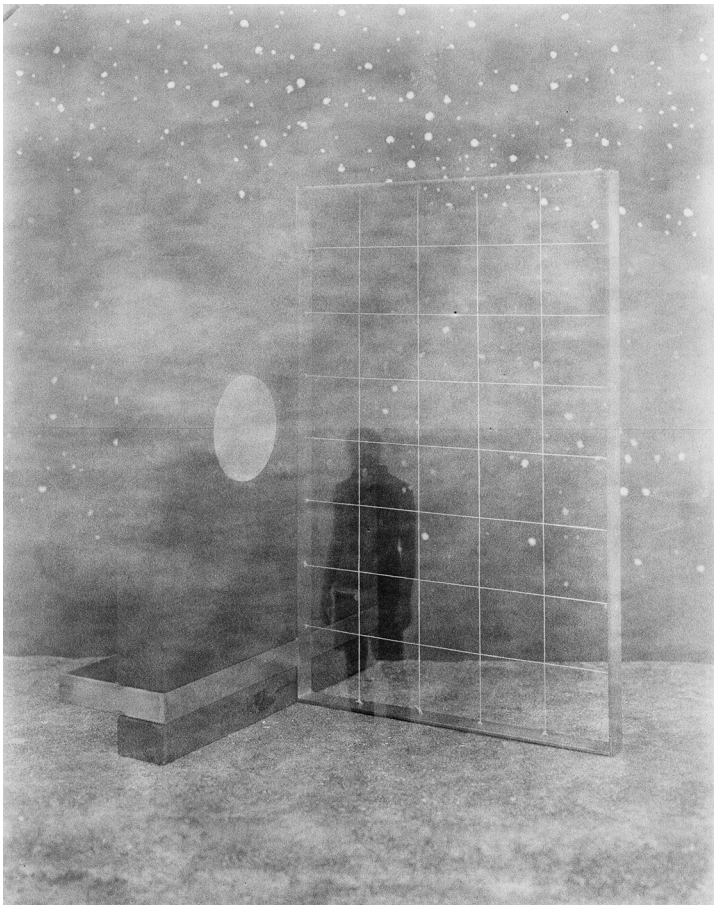
—

exposition du 22 mai au 29 août 2021
méandres, Huelgoat

—

Julie Aybes, Samuel Beckett, Denis Colin, Fabienne Houzé-Ricard, Laurent Millet, Brigitte Mouchel, Mathieu Pernot, Till Roeskens

photographie, art vidéo, sculpture, installation, dessin, collage, livre d'artiste



exposition du 22 mai au 29 août 2021

de 14h à 18h30

mai / juin : les samedis, dimanches & jours fériés
juillet / août : tous les jours, sauf les mardis

les soirs

(en écho à l'exposition)

— vendredi 23 juillet, 18h30 — *déplacements*
conversation parmi les œuvres avec Virginie Gautier
(écrivaine, chercheuse, plasticienne)

— vendredi 13 août, 18h30 — *peuplements*
lectures de textes contemporains par Sophie Hoarau
(comédienne, *dès lors*)

et, autour de l'exposition :

— des ateliers d'écriture poétique
— des visites de groupes accompagnées

méandres
espace d'art contemporain

27 rue du Pouly, 29690 Huelgoat
www.meandres.art
09 84 46 88 89
- entrée libre -

visuel : Laurent Millet, *L'astrophile 8*

Faire un monde

> « [...] entre une réalité de contraintes, d'impossibilités, de fins et une réalité de possibles, de potentialités, de métamorphoses [...] élaborer collectivement une pensée pour des temps ouverts, des « temps potentiels », pour lutter contre cette réalité de la finitude, de la mélancolie, de l'absence d'espoirs [...] Entre un présent de finitudes, d'impossibilités et une présence à *ce qui pourrait être, ce qui devrait être, ce qui serait...* »
>
> Camille de Toledo, *Les potentiels du temps*, Manuella éditions, 2016

Parce que nos sociétés sont traversées par des questions qui concernent le territoire, la liberté d'aller et venir, l'obligation de migrer, la fermeture des frontières, l'espace vital en danger, les zones à défendre... Là — coins, mondes, terrains, archipels, îles, maisons, places... lieux — s'inventent et se pensent des possibles.
Interroger le lieu comme espace ouvert, penser en territoire sans bords, sans identité, nommer, tâtonner, déborder, écouter les lieux, entendre des animaux qui traversent, le vent, ce qui sourd, élargir, déplacer les montagnes, laisser fuir (les « lignes de fuite » de Gilles Deleuze), dériver.
Interroger le lieu comme espace qu'on invente, bricoler, construire, peupler, tracer le lieu (les « lignes d'erre » de Fernand Deligny), inventer des cabanes, des asiles, se poser, rêver, saisir, défaire, prendre lieu, déplier, revenir.

> « L'espace de notre vie n'est ni continu, ni infini, ni homogène, ni isotrope. Mais sait-on précisément où il se brise, où il se courbe, où il se déconnecte et où il se rassemble ? On sent confusément des fissures, des hiatus, des points de friction, on a parfois la vague impression que ça se coince quelque part, ou que ça éclate, ou que ça se cogne. Nous cherchons rarement à en savoir davantage et le plus souvent nous passons d'un endroit à l'autre, d'un espace à l'autre sans songer à mesurer, à prendre en charge, à prendre en compte ces laps d'espace. Le problème n'est pas d'inventer l'espace, encore moins de le ré-inventer (trop de gens bien intentionnés sont là aujourd'hui pour penser notre environnement...), mais de l'interroger, ou, plus simplement encore, de le lire ; car ce que nous appelons quotidienneté n'est pas évidence, mais opacité : une forme de cécité, une manière d'anesthésie. »
>
> Georges Perec, *Espèces d'espaces*, éditions Galilée, 1974

Inviter des artistes qui écoutent des lieux, qui inventent des territoires ou des abris, qui ouvrent des brèches, qui explorent des interstices :

Faire parler les images par le temps mis à tourner autour de leurs secrets, montrer les étapes de la quête d'un lieu qui va. (Julie Aybes)
« [...] c'est-à-dire, faire un endroit, un petit monde, faire un petit monde, il sera rond, cette fois il sera rond, ce n'est pas sûr. » (Samuel Beckett)
Habiter là — et pourquoi pas — dans des cabanes bricolées de charme et de gravité, ruines retournées comme des chaussettes. (Denis Colin)
Coudre au fil rouge les espaces ouverts, la possibilité d'un retour au nid. (Fabienne Houzé-Ricard)
Construire le fragile, donner sa profondeur et sa respiration à l'espace inventé, bâtir de l'image sur le réel et, de l'image, extraire du réel. (Laurent Millet)
Passer outre, repérer l'interstice dans un paysage urbain saturé, la respiration, le trou où se glisser. (Brigitte Mouchel)
Remplacer la ligne de mire par des lignes d'horizon. (Mathieu Pernot)
Dessiner des lignes qui s'entrecroisent, finissent par dérouler une topographie, signaler des lieux, bâtir des maisons, indiquer des parcours. (Till Roeskens)

Une exposition. Y déambuler.
Se confronter à l'expérience d'un lieu, l'hypothèse d'un lieu, la tentative d'un lieu.

Julie Aybes

photographe, vidéaste
www.julieaybes.com

« Je repère des lieux, je les arpente, les observe, les photographie, les filme, les écris. En parallèle, je fais des recherches aléatoires, mêlant l'intuition et le hasard des rencontres, je trouve des documents (archives, journaux, cartes, etc.), je les détourne, les fragmente, les décale, les superpose à mes images, à des mots.
En mettant en rapport, en pratiquant l'art du montage, j'invente des lieux et des histoires qui restent volontairement parcellaires, lacunaires. Je cherche à transmettre ce que je perçois dans les croisements de hasards, les rencontres entre des registres divers, l'entre-deux des fragments d'histoires et de sensations.

Par ce travail de collecte, d'attention et de montage, je veux évoquer un territoire, une manière de paysage avec ses contextes, ses « géographies » — les plis, les gens, les fossés, les histoires, les forêts, les lisières, les traces.

Il s'agit de faire parler les images non par le langage des signes et des représentations, mais par le temps mis à tourner autour de leurs secrets. »

Faire un monde

c'est-à-dire, faire un endroit, un petit monde, faire un petit monde, il sera rond, cette fois il sera rond, ce n'est pas sûr, au plafond bas, aux murs épais, pourquoi bas, pourquoi épais, je ne sais pas, ce n'est pas sûr, c'est à voir, tout ça est à voir, un petit monde, chercher comment c'est, essayer de deviner

Quelque chose s'efforce : l'évidence bouleversante de lieux — insaisissables, intraduisibles — dont on aurait été immédiatement dépossédé et que l'on tenterait de ressaisir, éveillé, sans jamais vraiment y parvenir.
Chercher l'image de ces lieux. Lieux aperçus, furtivement, comme éparpillés. Dresser une cartographie disloquée, fragmentaire et lacunaire, qui se révèle par ses éclats additionnés. Lieux de possibles : à reconstruire, à inventer, à force de fragments. Chercher encore, provoquer des rencontres — avec des ressemblances, un souvenir, des paysages, des oiseaux et des pierres, quelque chose qui traverse.

Née en 1985, Julie Aybes vit et travaille en Bretagne. Diplômée de l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles en 2013, elle est lauréate du Prix de la Nuit de l'Instant en 2014. Elle a notamment exposé à La Fabrique (Québec), la galerie Detaille (Marseille), l'Atelier du Midi (Arles), la galerie Aréna (Arles), l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-La Villette, le Centre Photographique (Marseille), le FRAC PACA (Marseille), le festival Oodaaq (Rennes).

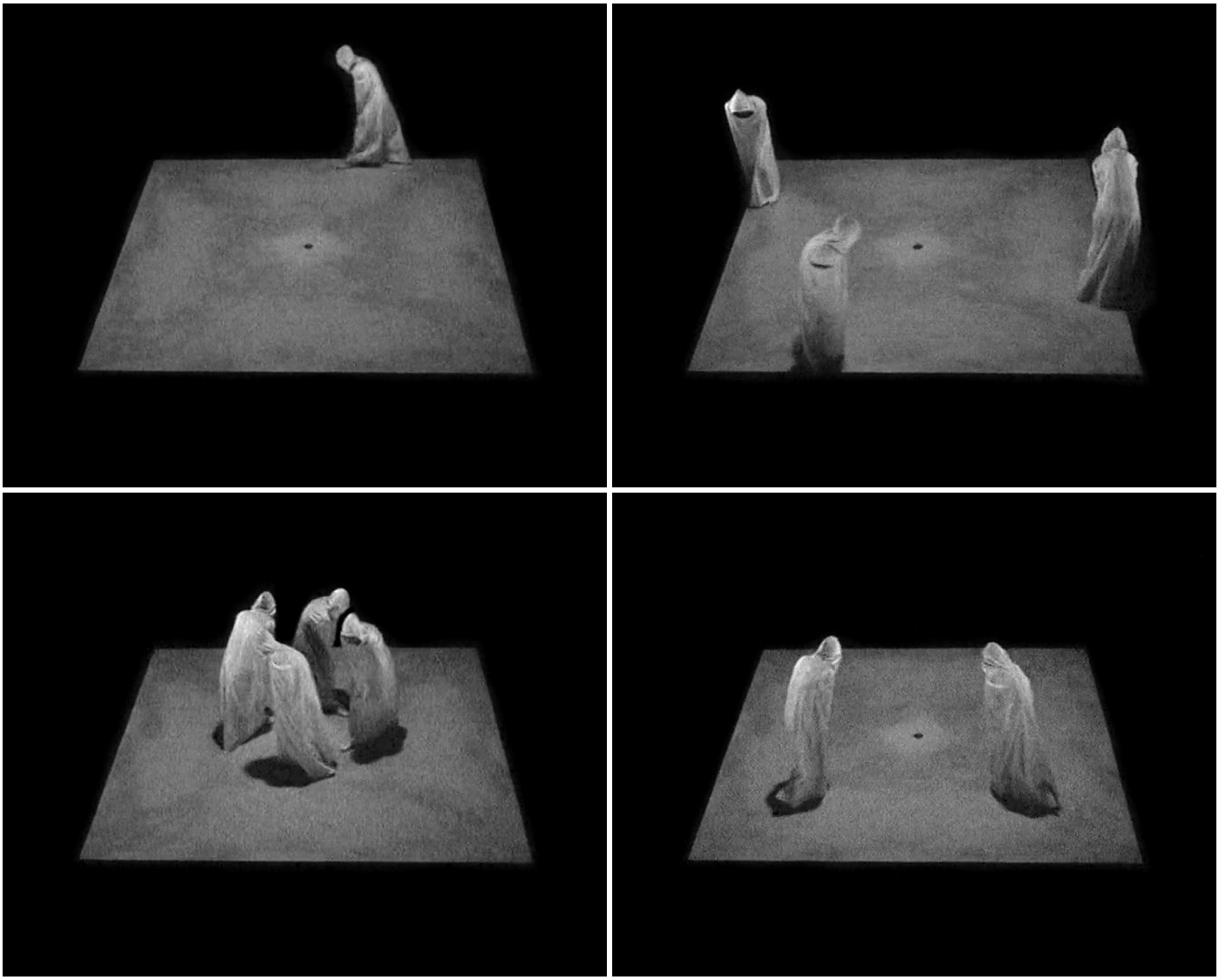
Samuel Beckett

écrivain, poète, dramaturge

Quad – pièce écrite en 1980, mise en scène par Beckett en 1981 pour la télévision allemande.

Quad présente un plan (cinématographique et scénique) dont la fixité est perturbée par l'entrée successive de quatre marcheurs fantomatiques aux quatre coins du carré. Comme souvent chez Beckett, les « interprètes » épuisent des séries logiques combinant tous les trajets possibles : chacun, l'un après l'autre, apparaît dans sa tunique, encapuchonné, tête baissée, visage caché. La dramatisation est minimale, sans autre évènement que l'apparition-disparition des corps et l'évitement obligé de la « zone de danger » du centre par un brusque déhanchement de la marche.

> « *Quad*, sans mots, sans voix, est un quadrilatère, un carré. Il est pourtant parfaitement déterminé, possède telles dimensions, mais n'a pas d'autres déterminations que ses singularités formelles, sommets équidistants et centre, pas d'autres contenus ou occupants que les quatre personnages semblables qui le parcourent sans cesse. C'est un espace quelconque fermé, globalement défini [...] Le texte de Beckett est parfaitement clair : il s'agit d'épuiser l'espace. [...]
>
> Les personnages réalisent et fatiguent aux quatre coins du carré, sur les côtés et les diagonales. Mais ils accomplissent et épuisent au centre du carré, là où les diagonales se croisent. C'est là, dirait-on, la potentialité du carré. [...] La possibilité que quelque chose se réalise, et celle que quelque part le réalise. »
>
> Gilles Deleuze, *L'épuisé*, Les Édition de Minuit, 1992



Denis Colin

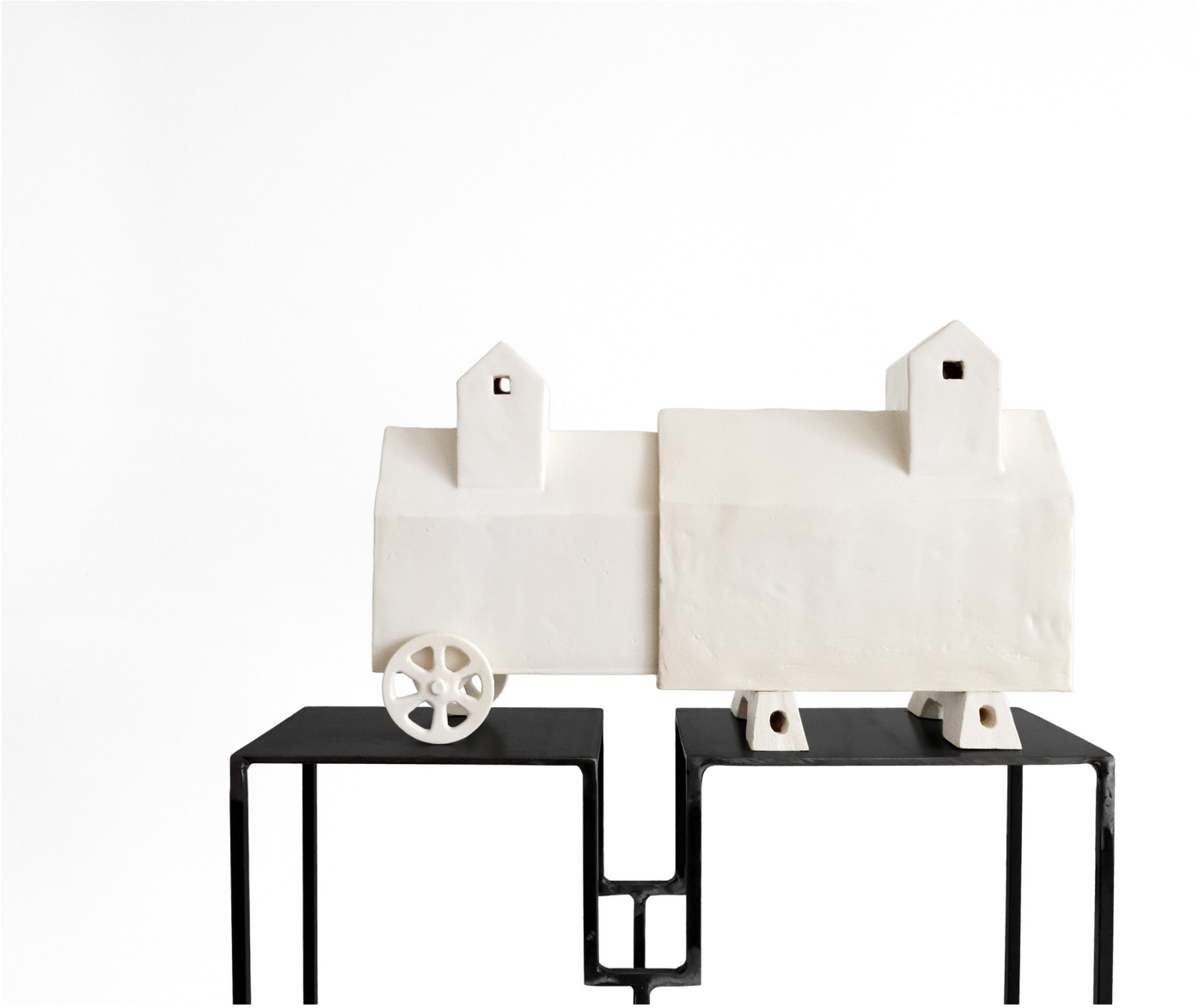
plasticien
www.deniscolinplasticien.blogspot.com

« Mes sculptures sont faites d'assemblages où les matières suggèrent des histoires de rapports humains à la vie, cherchent un langage, une façon de raconter des sentiments qui appartiennent à tous. »

Denis Colin est un sculpteur-bricoleur singulier.
Avec du bois, du béton, des pierres, du plomb, du fer, de l'eau, de l'herbe, de la tôle, du marbre, de la céramique, du papier, de la colle, des pétards, des bougies, une tondeuse, du plâtre, des néons, des vestons, un ventilateur, un moteur de barbecue, du ruban adhésif, des clous à tête plate, des ballons de baudruche, un harmonium, une flûte et des poèmes… il fabrique des barques, des maisons, des choses infranchissables, des personnages, des avions-termites, des nids, des grues…
Il installe deci delà — qu'importe — ses déconstructions et reconstructions improbables d'objets, ses raffichages et raccrochages d'images.

Le thème de la maison lui est cher, lui qui passe tant de temps à chercher des lieux, pour travailler, pour partager des outils, du café, du temps… avec d'autres artistes et toutes sortes de gens… pour être bien.
Ses maisons sont de l'ordre des cabanes, ruines retournées comme des chaussettes, faites de matériaux de récupération, de charme désuet et grave… habiter là ?

Denis Colin est originaire des Vosges. Plasticien-sculpteur à peu près autodidacte, il a participé à de nombreuses expositions et symposiums en France et à l'étranger. Il est initiateur, à Paris, de collectifs d'artistes — La Vache Bleue et Trans Art Express — dans des lieux délaissés remarquables, transformés en ateliers partagés et en espaces dédiés à la sculpture monumentale et à la création d'évènements artistiques.



Fabienne Houzé-Ricard

plasticienne
www.fabienne-houze-ricard.com

Fabienne Houzé-Ricard trace des lignes qu'elle étire, emmêle, agglomère et, parfois, brise. Ces lignes forment le plus souvent des nids, motif qu'elle décline en séries, démultiplie, diversifie. Le nid est pour elle le symbole de la construction d'un lieu originel, d'un refuge. Les tressages, stratifications, entrelacs, spirales, nœuds, labyrinthes sont aussi des métaphores de la mémoire, un espace que le temps se charge d'emmêler, d'enrouler ou de dérouler. Ainsi, son œuvre creuse la question de la quête d'identité, des origines, ou de leurs pertes.

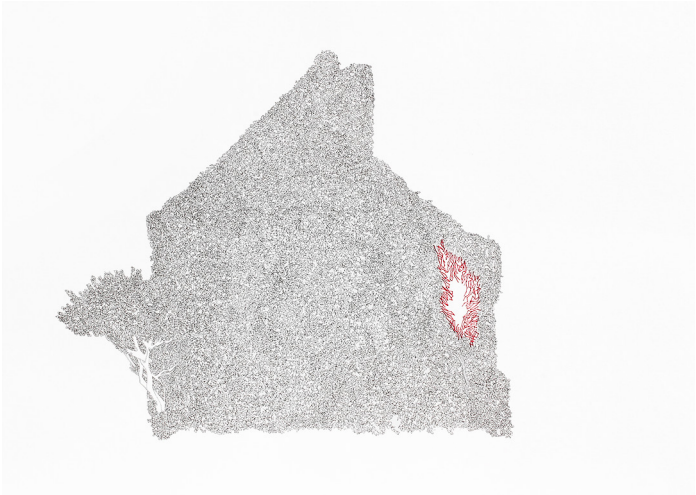
Les nids, comme les cabanes, sont des étapes précaires, fragiles, prêtes à se défaire, toujours à recommencer. Dans les dessins de Fabienne Houzé-Ricard, ils sont vides, désertés, voire laissés en ruine. Cette absence de vie nous rendent ces lieux improbables et inaccessibles, mais aussi comme fantasmés, habités du désir de s'y nicher, d'y trouver protection face à la fragilité de l'existence.

Recherche sans fin du lieu où se poser et se souvenir. Qu'est-ce qui, de l'enfance s'est transformé, a disparu ? Quel nid ramassé ? Quelle cabane abandonnée ? Et qu'est-ce qui reflue de ce temps à travers ces fils rouges ?

Déshabiter

« Nos campagnes sont habitées par des maisons, des cabanes, des hangars abandonnés, des ruines plus ou moins vite conquises par la végétation.
Des maisons de lierres dont la porte, la fenêtre, sont près de se refermer sur la vie.
J'ai arpenté la campagne bretonne afin de trouver certains de ces lieux.
J'ai choisi de réinterpréter ce temps en suspens.
J'ai cousu au fil rouge les espaces encore ouverts.
La possibilité d'un retour au nid. »

Fabienne Houzé-Ricard a grandi dans un village près de Lamballe : « Je suis une terrienne, peut-être est-ce là que mon travail prend sa source. » Elle décline son travail au travers de supports divers : peinture, installation, dessin, couture, art vidéo. Elle a participé à de nombreuses expositions en galeries et centres d'art.



Laurent Millet

photographe, plasticien
www.laurent-millet.com

Photographe et plasticien, Laurent Millet compose les chapitres d'une encyclopédie imaginaire, peuplée d'objets qu'il construit puis photographie dans des décors naturels ou dans son atelier. Ses assemblages sont des hybrides d'objets traditionnels, scientifiques, architecturaux, aussi bien que d'œuvres d'artistes dont il affectionne le travail. Chacune de ces constructions est l'occasion de questionner le statut de l'image : son histoire, sa place, les phénomènes physiques qui s'y rattachent et ses modes d'apparition.

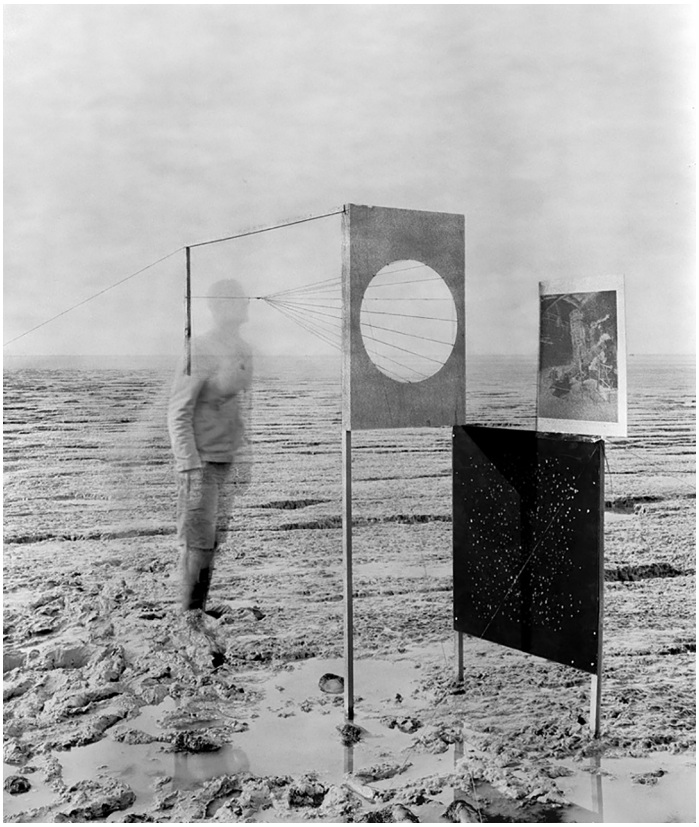
« J'ai besoin de créer des contextes dans lesquels je peux attester de la rencontre des univers que je découvre, concrètement. Je crée des images exactement pour cela. Je peux m'introduire dans ces images, je peux projeter ma vie à l'intérieur et me prouver à moi-même que cette rencontre a eu lieu, que j'étais là, que j'en faisais partie. »

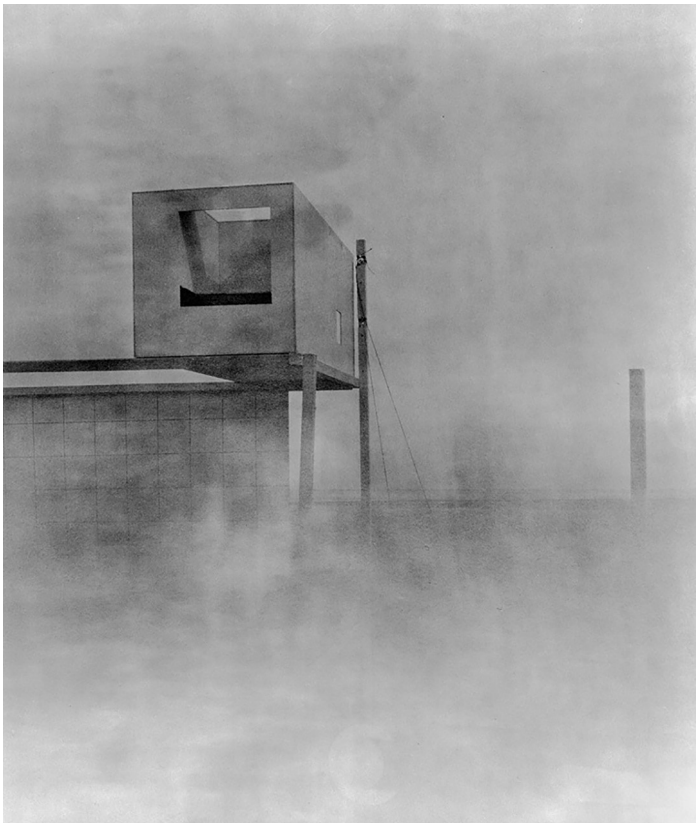
> « Nul doute, les cabanes de Laurent Millet sont des constructions [...] mais une autre construction, ici, se superpose à la première ; c'est la composition d'un espace qui emprunte ses paysages au monde : une cabane, un lieu choisi au bout de la terre, un horizon où se rejoignent un ciel et une terre qui donne sa profondeur et sa respiration à l'espace inventé. »
>
> Stéphane Gruet, « Naissance d'un monde », revue *Poïesis* n° 14, 2002

« J'essaie de représenter cette rencontre entre ce que je projette, des rêves qui tiennent à moitié debout, et le paysage. Je bâtis de l'image sur le réel et j'essaie, de l'image, d'extraire du réel »

> « J'ai fait des boîtes à tiroirs pour jouer avec le vent, des lits à baldaquin en nuages lourds pour les jours légers et en nuages clairs pour les jours sombres, des tapis d'écume de citron de Madagascar qui effacent les pas, des porte-manteaux à chaussures. Les armoires flottantes avec des tiroirs jaunes pour ranger les inhalateurs étaient une de mes préférées. J'en ai imaginées plusieurs. J'aimais vraiment beaucoup les armoires flottantes. »
>
> François Seigneur, in *La méthode*, Laurent Millet, éd Filigranes, 2002

Né en 1968, Laurent Millet vit et travaille à La Rochelle et enseigne à l'École Supérieure des Beaux-Arts d'Angers.
Prix Nadar 2014 pour *Les Enfantillages Pittoresques* (éd Filigranes), Prix Niépce 2015, membre de la Casa de Velázquez de 2007 à 2009, ses travaux ont fait l'objet de nombreuses publications et expositions — Musée de la Chasse et de la Nature, BnF, Maison Européenne de la Photographie, Rencontres d'Arles, Musée Nicéphore Niépce, Musée des Beaux-Arts de Santa-Fe, Centre photographique de Rouen... — dont une rétrospective au Musée des Beaux-Arts d'Angers en 2014, et une programmée en 2021 au Musée André Malraux au Havre.
Laurent Millet est représenté par la Galerie Binome (Paris).





Brigitte Mouchel

écrivain, plasticienne
brigittemouchel.ultra-book.com

« Mes réalisations, dessins-collages et écrits, sont comme des arrêts sur images d'un film qui me (nous) concerne, récits possibles d'une réalité contemporaine, que je rend anonyme, intemporelle. Je tente d'évoquer la complexité du monde, la manière fragmentée dont il nous arrive, là où l'histoire collective croise, traverse, se heurte, avec les histoires singulières, avec des territoires parcourus en mémoire ou en rêve, à la recherche de lieux habitables. La rencontre avec un (des) territoire(s), au sens large, me semble essentielle dans mon travail. Je cherche à rendre compte de ces rencontres, forcément complexes, avec des habitants, le présent, l'espace, les formes, les lumières, les vestiges… et ce qui ne se voit pas : l'histoire, les souvenirs, le potentiel symbolique, les imaginaires… ce que j'en retiens, ce qui me traverse et vient rencontrer d'autres espaces, d'autres territoires.

Je découpe des photos dans la presse. Échos du monde, fragments d'actualité, perspectives urbaines, géométries de paysages, avec des présences, des personnes, en creux, en filigrane, en silhouettes ; des habitations, gares, entrepôts, ruines, poteaux électriques, que je compose avec des horizons improbables, les aléas graphiques de collages de papiers. On y perçoit des errances, des silhouettes comme en conversations ou en quêtes communes, des histoires suspendues et silencieuses. »

passer outre *(2019)*

Dans cette série de collages, Brigitte Mouchel présente des images complexes, montages réalisés avec des coupures de presse, compositions entre des univers urbains et un jeu de formes inventées, enchevêtrements de lignes improbables, mélange d'échelles, intrication d'extérieur et d'intérieur. Elle y installe des interstices blancs, espaces de possibles, de désirs, respirations, échappées dans un paysage saturé. Ou encore elle y invente un ciel blanchi artificiellement et absolument, un aplat mystérieux qui invite à l'imaginaire, l'ailleurs.

Née en 1959, Brigitte Mouchel vit et travaille en Bretagne. Elle a participé à de nombreuses expositions en France et en Europe, ainsi qu'à des projets collectifs et des résidences d'artistes.

Mathieu Pernot

photographe
www.mathieupernot.com

Mathieu Pernot explore à la fois la mémoire, la société et la photographie. Les thèmes de l'enfermement, de l'architecture ou encore des migrations sont très présents dans ses œuvres — traversées, passages, trouées, déplacements.

Son œuvre s'inscrit dans la démarche de la photographie documentaire mais en détourne les protocoles afin d'explorer des formules alternatives et de construire un récit à plusieurs voix. L'artiste procède soit par la réalisation de séries — parfois en résonance entre elles à travers personnages, chronologies ou thèmes — soit par la rencontre avec des images d'archives. Dans tous les cas, ce nomadisme d'images et de sujets souligne son souhait d'éviter un récit de l'histoire à sens unique.
Mathieu Pernot interroge ainsi la diversité des modes de représentation et la notion d'usage du médium photographique.

Évidemment, c'est un projet politique, mais le résultat photographique est distancié, quasiment déconstruit, afin que chacun puisse imaginer, en fonction de son expérience, ce que l'on ne voit pas.

Ligne de mire (2011-2013)

Invité en résidence par le Centre d'art GwinZegal (Guingamp) en 2011, Mathieu Pernot réalise *Ligne de mire*, série de photographies autour des blockhaus de la seconde guerre mondiale qui parsèment les côtes normandes et bretonnes. Partant de cette architecture de défense militaire, l'artiste mène à la fois une réflexion sur la nature du paysage observable à travers les fenêtres de tir et une expérimentation du procédé à l'origine de la photographie, la *camera obscura*.

Dans des conditions parfois acrobatiques, l'auteur inverse le dispositif optique de surveillance en transformant des postes d'observation en chambre d'enregistrement de l'image. Il montre sur une même photographie une double couche de représentation : celle de l'espace contraint et fermé du bunker et celle d'un paysage de bord de mer paisible. L'oeil se retourne sur lui-même. C'est un point de vue sur le territoire traversé par le temps.

Né en 1970, Mathieu Pernot est diplômé en 1996 de l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles. Son travail a été récompensé par le prix Nadar en 2013, le prix Niépce en 2014 — année de son exposition *La Traversée* au Jeu de Paume (Paris) — et le prix Henri Cartier-Bresson en 2019.

Till Roeskens

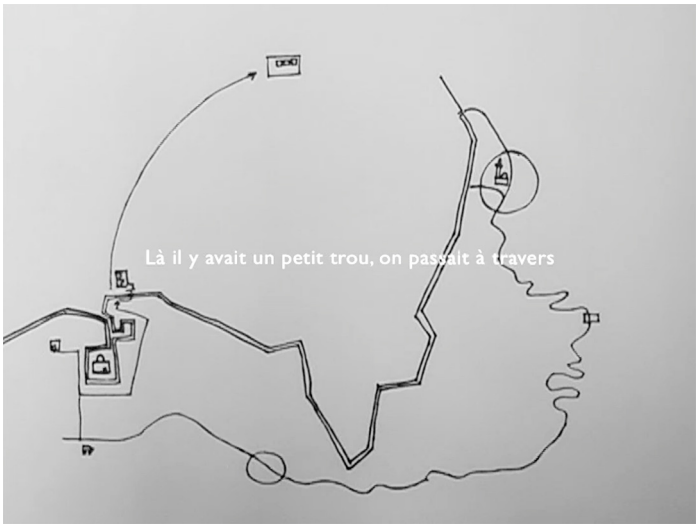
photographe, vidéaste
www.documentsdartistes.org/artistes/roeskens

Vidéocartographies : Aïda, Palestine (2009)

Till Roeskens a demandé aux habitants du camp Aïda à Bethléem d'esquisser des cartes de ce qui les entoure. Les dessins en train de se faire ont été enregistrés en vidéo, de même que les récits qui animent ces géographies subjectives.

> « À l'écran, rien d'autre qu'un autre écran. D'abord intacte, une feuille blanche se macule petit à petit de traits plus ou moins rectilignes. Voilà ces traits qui poussent, se poussent, s'entrecroisent, finissent par s'ordonner en dessin, en tracé, les voilà dérouler une topographie, signaler des lieux, bâtir des maisons, indiquer des parcours, décrire par le menu des écheveaux de routes, d'obstacles. Les voilà coucher des biographies planes. Six feuilles viendront ainsi lentement s'animer, au rythme de récits portés par des voix d'enfants, de femmes, d'hommes qu'on ne verra jamais. Où sont ces voix ? Derrière les feuilles. Certes, mais où encore ? Nulle part : c'est cela justement que ces voix racontent. Ou plutôt, parce que même nulle part s'entête sur un sol, elles disent qu'elles sont en Palestine. [...] »
>
> Nicolas Feodoroff, *FID Marseille*, 2009

À ce jour, Till Roeskens a principalement exercé les métiers de conteur, photographe, cinéaste, ouvrier agricole et voyageur. Né en Allemagne, il a jeté l'ancre à Marseille. Amateur de géographie appliquée, sa recherche se développe dans la rencontre avec quelques fragments de l'espace terrestre et avec celles et ceux qui tentent d'y tracer leurs chemins. Ce qu'il ramène de ses explorations, que ce soit sous la forme d'un livre, d'un film, d'une conférence, d'un conte documentaire ou autres formes légères, ne se voudrait jamais un simple rapport, mais une invitation à l'exercice du regard, une quête de liberté, une tentative de s'orienter dans l'infinie complexité du monde.



méandres

espace d'art contemporain
www.meandres.art

La galerie **méandres** est un lieu indépendant d'exposition, d'édition et de réflexion, dédié aux arts visuels contemporains et à la littérature.
Créée en 2017, **méandres** est portée par une association à but non lucratif.

L'objectif : permettre de penser le monde en images, d'inviter à un partage du sensible.

Aller à la rencontre de visages et de paysages, questionner, expérimenter, explorant des démarches et médias artistiques pluriels, afin de créer des conversations sensibles, complémentarités ou frictions, échos, échappées.

Proposer non pas un regard sur le monde, non pas des réponses, mais un cadre de vision singulier qui peut stimuler la pensée et la sensibilité, ménager des écarts, des respirations, loin de la pensée unique et de la conformité des représentations, laissant la place à la pluralité, au complexe, à l'aléatoire, à l'inquiétude, à la fragilité — participant ainsi à construire une version ouverte du monde, à maintenir un désir d'altérité, à fabriquer du commun.

Exigeante tant au niveau esthétique qu'humain, **méandres** a le souci du meilleur accueil des artistes, des visiteurs, des passants, des voisins…

Autour de questions sociétales et culturelles, **méandres** invite chaque année plusieurs artistes, crée des scénographies, accompagne les expositions de moments de rencontres sensibles.
méandres participe aussi à l'accueil d'artistes en résidence.

La galerie est installée dans l'ancienne école maternelle d'Huelgoat.
Elle dispose de vastes espaces ouverts sur la forêt, ses frondaisons, ses lumières.

Le projet est porté par le collectif **et meutes**, composé de Julie Aybes — photographe, vidéaste — et Brigitte Mouchel — plasticienne, écrivain.
méandres est membre du réseau a.c.b (art contemporain en Bretagne) et de la Fraap (fédération des réseaux et associations d'artistes plasticiens).

méandres bénéficie du soutien de la DRAC Bretagne - Ministère de la culture,
du Conseil régional de Bretagne et du Conseil départemental du Finistère.